

cou d'une couleur de chair claire, la poitrine fauve, les yeux rouges. On aperçut aussi une espèce de cacatoes à cou et à poitrail rouges, et à dos gris. Ces oiseaux étaient les seuls qui différaient essentiellement de ceux de la côte maritime.

« Indépendamment de la nature du pays qui le rend absolument inhabitable, les vapeurs nuisibles qui doivent naturellement s'en exhaler pendant les chaleurs de l'été, en supposant que sa surface ne soit pas inondée, en font un séjour extrêmement insalubre. Quoique nous soyons au milieu de l'hiver de ces régions, et que les émanations soient probablement dépouillées par le froid d'une grande partie de leur malignité, chaque personne de notre détachement est plus ou moins affecté de la dysenterie; et l'odeur aigre que l'on sent constamment, donne lieu de penser qu'elles ont un effet bien plus énergique lorsque la chaleur les doue d'une plus grande activité.

« Quoique ces marais ne produisent pas de graminées pour la nourriture des chevaux, ces animaux paraissent manger avec plaisir une espèce de plante succulente qui couvrait les plaines, et qu'ils préféraient aux plantes des marécages.

« A mesure que nous avançons, les bords du fleuve s'abaissent; le 4 juillet on ne les trouva qu'à 6 pieds au-dessus de son niveau; le courant

était presque imperceptible; la profondeur de l'eau n'était que de 4 pieds; le fond était extrêmement bourbeux. Les arbres qui croissaient sur les bords n'étaient ni si grands, ni si nombreux qu'auparavant. Une nouvelle espèce d'eucalyptus remplaçait celle à laquelle nos yeux étaient accoutumés.

« L'aspect du pays tout autour de nous, l'état de nos provisions qui, malgré la réduction des rations à trois livres de farine par semaine pour chaque homme, ne pouvaient durer que dix semaines, et l'épuisement de nos chevaux qui avaient absolument besoin de quelques jours de repos avant de se mettre en route pour retourner à l'est, me firent penser que je me conformerais à l'esprit de mes instructions, en allant avec trois hommes et trois chevaux à l'ouest aussi loin que je le pourrais pour reconnaître ce qu'il y avait de ce côté; ne portant avec nous que nos provisions, nous devons faire plus de chemin en trois jours que toute notre troupe en sept jours.

« Mon objet en prenant ce parti était d'avancer à l'ouest assez loin pour démontrer d'une manière incontestable qu'aucun fleuve ne se jetait dans la mer à la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, entre le cap Otway et le cap Bernouilly. Dans mon opinion la nature du pays s'oppose à cette possibilité; mais je pensais qu'en allant aussi

loin, je persuaderais de la vérité les personnes prévenues de l'idée qu'un fleuve a son embouchure entre les caps que je viens de nommer. J'avais moi-même partagé cette façon de penser jusqu'au moment où la reconnaissance de la région dont je m'occupais, et où il n'y avait ni rivière coulant continuellement ni montagnes, m'avait démontré qu'elle était mal fondée.

« Je dois ajouter comme un nouveau trait caractéristique de ce singulier pays, que pendant les cinquante milles que nous venions de parcourir en dernier lieu, nous n'avions rencontré ni une pierre, ni un caillou : on n'en avait trouvé que deux dans l'estomac de deux casoars. J'étais fermement persuadé qu'il n'y a pas de terrain élevé dans cette partie du continent jusqu'aux monticules sablonneux qui bordent la côte du sud-ouest, et qui suivant moi sont les seules barrières qui s'opposent à ce que l'océan s'étende sur une contrée que sans doute il a recouverte autrefois.

« Lorsque je me mis en route le 7 juillet, je voulus d'abord m'écarter du Lachlan ; mais les marais qui se prolongeaient et coupaient ma route de tous les côtés, me forcèrent de m'en rapprocher. Un bras se détachait de la rive septentrionale et s'étendait au loin dans cette direction ; les bords s'abaissent constamment : au bout de six milles je me convainquis que le canal du fleuve

n'était plus que le lit d'une lagune, car le courant était imperceptible, et de petits eucalyptus croissaient au milieu. Trois milles plus loin les marais nous enfermèrent entièrement. Il n'y avait plus moyen d'avancer ; l'eau était stagnante. On ne voyait plus de grands arbres près de l'eau qui n'était qu'à 3 pieds et demi au-dessous des bords. La marque des inondations sur les petits arbres qui avaient succédé aux grands, s'élevait à 4 pieds au-dessus des marécages. Il paraît que souvent l'eau reste long-temps à cette hauteur, puisque de longues mousses et d'autres indices de son séjour prolongé étaient restés sur le tronc et les racines des arbres. Il ne pouvait pas y avoir plus de 3 pieds d'eau dans cette partie du lac, puisque l'on y voyait de petits buissons et des touffes d'herbe. L'eau était très-hourbeuse ; une odeur extrêmement fétide s'exhalait de toutes parts. Nous n'aperçûmes que quatre espèces différentes de plantes à cette extrémité de notre route, savoir, le petit eucalyptus, le mimosa à longues feuilles, le grand leptospermum et le *polygonum junceum*, nouvelle espèce dioïque qui recouvrait les marais. Il est possible que ce lac s'étende à huit ou dix milles plus loin : je ne le crois pourtant pas, l'horizon étant très-net dans toutes les directions, à l'exception de quelques buissons et de quelques mimosa qui marquaient le cours de ce lac.

« S'il y eût eu quelque colline ou même des monticules à trente ou quarante milles de distance du point où j'étais, j'aurais dû les découvrir : on n'en apercevait pas la moindre apparence. Ce fut avec un chagrin et un regret infinis que je conclus que l'intérieur de cette partie du continent ne consiste qu'en un vaste marais et est inhabitable. J'ignore jusqu'à quelle distance, ces marécages s'approchent de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande; mais je ne pense pas que la chaîne des terrains élevés et secs qui sont dans cette région s'étende beaucoup au nord-est, puisque la côte depuis le cap Bernouilly jusqu'à la pointe extérieure du golfe Spencer est sablonneuse et aride.

« Il n'existe peut-être pas de fleuve qui se termine d'une manière aussi remarquable que le Lachlan : son cours depuis le premier endroit où on le rencontre jusqu'aux marais où il finit, est de plus de cinq cents milles, et de douze cents, si l'on compte tous les détours qu'il fait ; et comme je l'ai déjà dit, il ne reçoit aucun affluent.

« Je pense qu'il est le canal par lequel toutes les eaux qui coulent des montagnes Bleues à l'ouest, se rendent dans les immenses marécages de l'intérieur; c'est à cause de ses sinuosités qu'il déborde à une hauteur bien plus considérable qu'il n'est à présent, et forme ainsi ces plaines

basses et humides, situées dans le voisinage du Déprôt. La longueur de son cours est, suivant moi l'origine principale dans les derniers cent milles du courant qu'il conserve, parce que l'immense quantité d'eau qu'il contient à certaines époques, doit trouver une issue quelque part ; mais comme il s'en perd dans le long espace qu'il parcourt, et qu'il ne lui arrive aucune augmentation, on a seulement lieu d'être surpris que ces eaux produisent un courant à une si grande distance de sa source; tout indique néanmoins, ainsi que je l'ai observé plus d'une fois, que dans la saison sèche, son canal est vide, ou du moins ne forme qu'une chaîne d'étangs. Il me sembla que l'inondation n'avait pas eu lieu depuis l'année précédente, et qu'elle n'est pas très-fréquente; il faut en effet qu'une quantité prodigieuse d'eau s'accumule dans les marais supérieurs, avant que la totalité de ce vaste pays en soit couvert.

« Mon projet de pénétrer plus loin à l'ouest étant ainsi déçu, je retournai le même jour à notre tente, et je décidai que le surlendemain, si les chevaux paraissaient remis de leurs fatigues, nous quitterions ce canton : quelques jours de pluie nous auraient empêché d'en jamais sortir ; mais la Providence nous a favorisés d'un très-beau temps que nous ne pouvions guère espérer, et qui seul nous a mis à même d'aller si loin, et

de prouver qu'il n'existe pas de fleuve navigable dans cette partie de la Terre Australe.

« Le lieu où le fleuve cesse d'être navigable est situé par  $33^{\circ} 57'$  de latitude sud, et  $144^{\circ} 23'$  de longitude est. On ne distinguait ni colline ni éminence à plus d'un degré au sud-ouest et à l'ouest, étendue de notre horizon visuel par un temps très-clair. »

Le 9 juillet au lever du soleil il faisait très-beau, mais un peu froid; la terre était couverte de gelée blanche. A huit heures et demie on se remit en route pour retourner à l'est. Chacun était très-content de quitter un pays où il n'avait éprouvé que de la contrariété à ses projets et des privations de tout genre. On grava sur un arbre ces mots : « Creusez au-dessous. » Et l'on enterra dans un trou une bouteille contenant un papier sur lequel on inscrivit la date de l'arrivée et du départ, la direction que l'on allait prendre et les noms de toutes les personnes du détachement. « Je ne me flatte pourtant pas, observe M. Oxley, que jamais l'œil d'un Européen lise les caractères que nous avons tracés sur l'écorce de l'arbre et sur le papier. Mais nous avons déposé cet écrit comme un monument qui indiquât que ce lieu avait été visité par des hommes civilisés, et qui dans le cas où la Providence ne nous permettrait pas de retourner à Bathurst,

instruisit les amis qui viendraient nous chercher de la route que nous avons suivie. »

On passa le 10 devant un tertre qui ressemblait à un tombeau; on l'ouvrit, et on n'y trouva que des cendres : on ne put reconnaître si elles provenaient de bois ou d'ossemens brûlés. Une tranchée semi-circulaire était creusée autour d'un des côtés, comme pour servir de siège.

« Le 11 juillet, dit M. Oxley, le fleuve présenta un singulier phénomène à nos yeux étonnés : la veille il était si bas que l'on pouvait le traverser à gué, et son courant était à peine visible; aujourd'hui il roulait ses flots agités et bourbeux, presque de niveau avec ses bords. Nous ne pûmes deviner la cause de cette crue subite; pas plus que nous ne pouvions savoir pourquoi vingt milles plus bas il n'y avait pas de courant : les marais que nous avons vus depuis deux jours à une certaine distance du Lachlan absorbent-ils ses eaux quand il passe, ou bien ses détours multipliés retardent-ils tellement son cours, qu'il s'écoule un temps considérable avant que le mouvement de la partie d'en haut arrive plus bas? Nous nous sommes estimés très-heureux d'avoir quitté notre camp du 8 deux jours avant que nous l'avions d'abord projeté : certes nous aurions couru un danger imminent. »

La hauteur du bord au-dessus de l'eau était de

4 pieds 9 pouces. On vit un tombeau semblable à celui de la veille. C'était un tertre conique, élevé de 4 pieds au milieu, et long de 8 pieds dans sa plus grande étendue : on trouva au centre des bâtons placés transversalement et presque vermoulus de vétusté, et au-dessous une quantité d'argile onctueuse. Ce monument paraissait fort ancien ; les sièges ciculaires étaient presque de niveau avec le sol, et des arbrisseaux recouvraient la tombe. Le fleuve baissa de près de 3 pouces pendant la nuit du 12, et d'un pied pendant la jour. On eut le plaisir de revoir de nouveau le Macquarie's-Range, qui s'élevait au-dessus de l'horizon, ce qui annonçait qu'on allait retrouver des terres solides et un pays sain, et qu'on pourrait se procurer du gibier. Il faisait trop froid pour que l'on pût espérer de prendre du poisson ; depuis plus de quinze jours on n'en avait pas pêché un seul : heureusement on avait tué quelques casoars. L'odeur des marais paraissait bien plus fétide qu'auparavant.

Les deux jours suivans le fleuve diminua encore de 2 pieds et demi. Cette circonstance était très-avantageuse pour les voyageurs qui avaient appréhendé de le voir se gonfler davantage : on peut se figurer quel eût été alors leur embarras, puisque dans quelques endroits de la plaine qu'ils parcouraient, les chevaux enfonçaient fréquem-

ment jusqu'au dos dans des trous profonds, au risque de se casser les jambes et celles des cavaliers. Du reste ces animaux causaient beaucoup de retard, parce que se dispersant tous les soirs pour chercher à paître, on passait plusieurs heures le lendemain matin pour les rattraper. Cet inconvénient ajoutait aux désagrémens que la troupe de M. Oxley éprouvait. « Quelle triste uniformité dans la solitude et la stérilité de ce pays-ci ! s'écrie-t-il : elle cause un ennui que je ne puis exprimer. C'est toujours pendant des dixaines et des centaines de milles le même arbre, le même sol, le même fleuve ; ce sont les mêmes espèces de poissons, d'oiseaux, de quadrupèdes. Une misère plus variée est mille fois préférable à une cause unique et continuelle de fatigue ou de peine. »

« Les délais que les chevaux nous font éprouver mettent notre patience à l'épreuve ; mais ce n'est qu'en courant ainsi de côté et d'autre que ces animaux trouvent les moyens de conserver leur existence. »

Le 18 juillet on entendit la voix des naturels, à laquelle on n'était pas accoutumé depuis très-long-temps ; le lendemain on se trouva au point où l'on était arrivé précédemment sur les bords du Lachlan : on résolut de les suivre pour connaître la partie de son cours que l'on n'avait pas

encore vue, et de le traverser aussitôt qu'on le pourrait, après qu'on se serait assuré de sa continuité depuis l'endroit qu'on s'en était éloigné au mois de mai. Il gonfla beaucoup les deux jours suivans, ce qui fit naître beaucoup de conjectures sur la cause de cette crue soudaine. On pensa qu'il avait dû tomber de très-grosses pluies à l'ouest des montagnes Bleues. Le fleuve venait du nord-est : ses deux rives étaient également basses; la gauche, le long de laquelle on voyageait, et qui s'étendait jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes, était humide et stérile. On grimpa sur une colline rocailleuse et isolée; on aperçut au nord une contrée entrecoupée de monticules : à l'est s'élevait la chaîne baignée par le fleuve; au nord-ouest le pays était bas sans aucune élévation visible. « L'uniformité qui nous avait tant fatigués pendant tout le mois précédent, dit M. Oxley, était un peu interrompue par les collines et les chaînes de montagnes éparses sur la surface du pays. »

Des hommes qui étaient allés en avant du détachement rencontrèrent une petite famille de naturels composée d'un homme, de deux femmes et de trois enfans, dont le plus âgé n'avait que deux ans. L'homme était grand et vigoureux, armé d'une zagaie barbelée; il ne voulut pas la poser à terre, malgré les démonstrations d'amitié des deux Anglais qui étaient absolument désar-

més, et ne se laissa pas approcher. Durant le peu de temps qu'ils furent avec lui, il tint les yeux constamment fixés sur eux; et lorsque les blancs appelèrent leurs chiens pour les rassembler avant de s'en aller, le sauvage abattit d'un air farouche le petit apprentis qui l'avait abrité pendant la nuit avec sa famille, et s'avança vers le fleuve, en jetant de grands cris comme pour appeler ses compatriotes à son aide. Il était absolument nu, à l'exception de la ceinture dans laquelle il portait ses vomérah. Les femmes avaient les épaules couvertes de peaux de kangourous, dans lesquelles étaient enveloppés les deux plus petits enfans.

Le fleuve monta d'un pied dans la nuit du 21 au 22; l'eau était à huit pieds du bord, et sa largeur d'une cinquantaine de pieds; tandis que dans son état ordinaire elle n'est que d'une vingtaine : son courant était très-fort. On entendit dans la matinée les cris des sauvages sur la rive opposée. On ne pouvait choisir cet endroit pour passer de l'autre côté, parce que les arbres que l'on aurait pu employer pour construire un pont, se trouvaient au milieu de l'eau. Le chemin que l'on suivait le long du fleuve était couvert de broussailles de mimosa entremêlées de cyprès : les plaines étaient toujours marécageuses; de sorte que la route aurait été bien plus mauvaise à deux milles des bords. Le lendemain 23 le pays devint plus bas

et plus fangeux qu'on ne l'avait trouvé depuis l'extrémité orientale du Macquarie's-Range ; ces marais s'étendaient au sud.

On avait marché à l'est pendant six milles en suivant le fleuve ; tout à coup on aperçut au sud, à un demi-mille de ses bords, un grand lac qui se prolongeait à près de quatre milles de l'ouest-nord-ouest à l'est sud-est, sur une largeur d'un mille et demi. A l'exception de la nappe d'eau qui se trouve au nord du point où le Lachlan se termine à l'ouest, c'était la seule qui méritait le nom de lac. On traversa un marécage bas et humide par lequel, quand il déborde, il renvoie ses eaux à la rivière ; ce lac communiquait avec un autre plus petit et plus oriental. On ne put pas s'assurer de la distance à laquelle le terrain continuait à être marécageux au sud-est. On grimpa sur une colline située à un mille au sud du Lachlan, et l'on vit que son pied était baigné par un bras considérable du fleuve ; on ne put pas traverser ce bras, parce que l'eau n'était pas assez profonde pour que les chevaux pussent y nager, et que le terrain près de ses bords était si mou, qu'il n'y avait pas moyen qu'ils en approchassent à plusieurs pieds de distance. Depuis le point de séparation de cette branche, la direction du fleuve avait changé de l'est au nord ; il était fort rapide. Il entraînait les arbres que l'on abattait et que l'on

voulait fixer sur les bords pour en faire un pont. En cherchant un endroit convenable pour effectuer ce projet, on découvrit à la rive droite, une branche presque aussi considérable que le corps du fleuve ; elle allait à l'ouest. C'est ainsi que ce vaste courant d'eau traverse ces marais immenses, et rend inhabitable un pays dans lequel on serait tenté de croire qu'il répand la fertilité.

« Voyant, dit M. Oxley, que dans l'état actuel du Lachlan, dont les eaux étaient très-hautes, nous ne pouvions pas réussir à le traverser, du moins près de l'endroit où nous étions campés, et que si nous retournions plus bas, nous éprouverions de plus grandes difficultés pour passer le bras que nous avions découvert, on jugea qu'il valait beaucoup mieux essayer de traverser la branche de la rive méridionale, et de mener les chevaux à la nage dans le bras principal près de l'embouchure de cette branche. Toutefois nous ne pûmes pas trouver un arbre qui allât d'un côté du fleuve à l'autre.

« Le pont fut achevé le 25 à une heure après midi ; comme il était trop tard pour envoyer les chevaux et le bagage de l'autre côté, j'allai avec un de mes compagnons examiner le pays au sud. Après avoir parcouru deux milles et un quart, nous fûmes agréablement

surpris par la vue d'un très-beau lac; ses bords de ce côté étaient fermes et sablonneux; du côté opposé, c'est-à-dire au sud, ils étaient plus escarpés et composés d'argile rougeâtre. La branche que nous avons vue plus bas et que j'avais regardée comme la source de l'autre lac, aboutissait à celui près duquel je me trouvais en ce moment. Une chaîne basse et aride, sur laquelle il ne croît que de petits cyprès en touffes, est située entre les deux lacs éloignés de trois milles l'un de l'autre. Je gravis sur les collines; elles étaient assez élevées pour me laisser découvrir la perspective la plus variée et la plus belle qui se fût offerte à mes regards dans toute l'étendue de cette contrée. Le lac était trop grand et trop sinueux pour qu'on pût l'embrasser d'un coup d'œil; il formait de vastes nappes de l'est à l'ouest sur une longueur d'environ six milles; sa largeur moyenne était de deux milles et demi à trois milles: il était borné à sept milles de son extrémité orientale par une chaîne de monticules qui rejoignaient une montagne au sud. L'aspect sombre, inégal et boisé du pays dans cette direction me prouva que le fleuve ne pouvait arriver que par le nord. On apercevait de différens côtés des montagnes qui formaient un contraste frappant avec l'uniformité des compagnes du sud: au nord-est on voyait des plaines ouvertes; je crus distinguer de l'eau dans un endroit

de ce côté. Du sud-est au nord-est, tout le pays était tapissé du sombre feuillage des eucalyptus entremêlés de cyprès; au sud-ouest il était plus ouvert et plus ondulé; les monticules sur lesquelles j'avais gravi, étaient nues et rocailleuses.

On parvint à passer les chevaux et le bagage au-delà du bras de la rivière dans la journée du 26, et l'on marcha au nord-est. On rencontra encore un lac plus petit que le précédent; sa rive méridionale était, de même qu'à celui-ci, plus élevée que la septentrionale. Le pays le long du fleuve était toujours très-bas et inondé; des lagunes claires et profondes bordaient presque partout ses coudes; le terrain devenait meilleur; il paraissait plus fertile que celui que l'on avait vu depuis un certain temps. On trouva près de l'endroit où l'on fit halte une grande pirogue des naturels halée à terre; comme elle parut assez forte pour transporter de l'autre côté les hommes et le bagage, on essaya de s'en servir; elle ne pouvait contenir qu'une seule personne: il fallut renoncer à cette tentative.

Le fleuve, ainsi qu'on s'y était attendu, venait du nord-est. On passa dans des plaines où le sol était sec et dur; elles avaient été brûlées depuis peu de temps, et la verdure tendre de l'herbe qui repoussait, leur donnait un aspect agréable. On vit sur la rive droite du Lachlan une troupe de na-